

## EN QUÊTE DES ANCÊTRES DANS *Le Labyrinthe du monde*

Maria José VÁZQUEZ DE PARGA (Tenerife)

Quel était votre visage avant que votre père et  
votre mère se fussent rencontrés?[1]

Koan Zen.

Fils du magnanime Tydée, pourquoi t'informes-tu  
de ma lignée?

Il en est des races des hommes comme de celles  
des feuilles.[2]

*Illiade*, VI, 145–146.

L'homme a un besoin intérieur et inconscient de retourner aux origines. Non pas aux origines de la personne ou de la famille mais aux origines de l'espèce humaine, mieux encore, aux origines mythiques de ce que l'homme croit deviner comme étant au début des temps. Ces temps imprécis, pleins de brouillard, mais qui se dessinent nettement dans l'imagination humaine sont ceux que l'homme souhaite comme étant le paradis.

Marguerite Yourcenar dans *Archives du Nord* part d'elle-même pour chercher les aïeux, les ancêtres, la *gens* et les peuplades primitives, qui l'amènent à un stade du monde où l'homme n'était pas. Ce moment imprécis et infini où sur la terre chaude ou gelée ne se

---

[1] Marguerite Yourcenar, *Souvenirs pieux*, épigraphe, in *Essais et Mémoires*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 705, (abrégé SP).

[2] Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord*, épigraphe, in *Essais et Mémoires*, *op. cit.*, p. 953, (abrégé AN).

dessine pas encore la silhouette de l'homme, attire l'imagination humaine. Les peuples de tous les temps et cultures ont un souvenir pour ce moment éternel dont nous ne connaissons pas la durée, mais qui a de la place pour les mythes les plus divers que la pensée et le sentiment humains ont pu créer. C'est le moment avant l'ordre établi, le moment où tout était permis parce que l'homme était *complet*. Après la chute et la division de l'homme, les souffrances sur la terre ont commencé.

Les tribus Aranda d'Australie donnent un culte aux ancêtres. Il s'agit d'ancêtres indéterminés, qui vécurent dans ce temps paradisiaque, avant la chute, avant le véritable commencement de la vie humaine sur la terre. C'est "le concept du «temps de rêve», époque primordiale, fabuleuse durant laquelle le monde fut formé et l'homme devint ce qu'il est aujourd'hui."<sup>[3]</sup> La fête des ancêtres est la fête du désordre, de la bacchanale, qui n'est pas tel désordre mais "un autre ordre"<sup>[4]</sup>, différent de celui qu'on a établi. Mais le monde occidental a eu aussi un retour vers les origines, et Freud est allé plus en avant que les autres savants en trouvant les origines dans l'esprit de l'homme. "La nostalgie de l'Occidental pour les «origines» et le «primordial» l'obligea donc, en définitive, à une confrontation avec l'histoire",<sup>[5]</sup> M. Eliade parle d'un retour aux origines dans le subconscient de ceux qui partirent pour l'Amérique, cherchant dans ce pays un paradis terrestre où "recommencer" la vie. Il se pourrait aussi que Marguerite Yourcenar, qui était partie pour l'Amérique à cause de la deuxième Guerre Mondiale, soit restée dans cette terre, et surtout qu'elle ait choisi une petite île presque "sauvage" pour s'installer, avec l'idée plus ou moins consciente de recommencer, de se renouveler. Aller en Amérique, s'installer, est peut-être un retour aux sources.

Marguerite Yourcenar a une "nostalgie" des ancêtres et sûrement un besoin d'eux. Non seulement des ancêtres des temps héroïques,

[3] Mircea Eliade, *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1991, p. 31.

[4] *Ibid.*, p. 134.

[5] *Ibid.*, p. 91.

ce qui serait une nostalgie du sacré, mais aussi une nostalgie des aïeux plus proches d'elle. Elle a besoin d'avoir des racines, de connaître sa provenance. Elle n'a pas de descendants, elle n'a pas de contemporains de la famille avec lesquels elle puisse avoir une relation d'affectivité. C'est pourquoi elle cherche les liens familiaux dans le passé.

Tout ce qui est un passé est important. Tout homme a une histoire, même ceux qu'on considère comme "sans histoire"<sup>[6]</sup> ou qu'on néglige. "Tout homme, et même l'ouvrier noir des marécages de la Géorgie, est le légataire universel de toute l'histoire"<sup>[7]</sup>, dit Yourcenar, ce qui est à peu près ce que Mircea Eliade exprime: "Si l'homme *se fait* à travers l'histoire, tout ce que l'homme *a fait* dans le passé est important pour chacun d'entre nous".<sup>[8]</sup>

Le besoin humain de retourner aux sources revient à la surface chaque fois que l'individu doit prendre une décision ou affronter une crise. "À l'occasion de chaque crise décisive et à chaque rite de passage, l'homme reprend le drame du Monde *ab initio*. L'opération est effectuée en deux temps: le retour à la totalité divine, indistincte et primordiale; et la répétition de la cosmogonie, c'est-à-dire de l'éclatement de l'unité primitive".<sup>[9]</sup> Marguerite Yourcenar souhaite ce retour total avec son personnage Nathanaël (*Un homme obscur*). Dans *Anna, soror...*, le sacré est pris *ab initio*, en faisant de ce roman un rituel dionysiaque à côté du rituel chrétien. *Le Labyrinthe du monde* exprime aussi un désir de retourner au paradis.

Le retour à l'état initial se produit par *l'initiation*, que tous les peuples pratiquent et ont pratiquée depuis leur existence. "L'initiation équivaut à une imitation ontologique du régime existentiel". "À la

[6] "En vérité, il n'existe pas de peuples enfants; tous sont adultes, même ceux qui n'ont pas tenu le journal de leur enfance et de leur adolescence". Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Paris, Denoël, Folio Essais, 1987, p. 32.

[7] Marguerite Yourcenar, *Fleuve profond, sombre rivière*, Paris, Gallimard, NRF, 1981, p. 57.

[8] Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 93.

[9] *Ibid.*, p. 135.

fin de ses épreuves, le néophyte jouit d'une tout autre existence qu'avant l'initiation: il est devenu *un autre*".<sup>[10]</sup>

Devenir un autre est ce que les personnages romanesques yourcenariens se dessinent comme but; et pour devenir "une autre", Marguerite Yourcenar a dépensé toute sa vie. Devenir un autre est ce que ses ouvrages nous apprennent. Le titre de la trilogie, le Labyrinthe, porte en lui-même le symbole du monde, dont les passages compliqués sont franchis seulement par celui qui a été initié, comme Thésée, qui lutte contre le Minotaure et il le fait aidé par son fil.

Dans *Archives du Nord* nous trouvons deux moments où Michel-Charles subit l'initiation qui lui permet de devenir "un autre". L'un était l'accident du train de Versailles, d'où Michel-Charles est sorti vivant parmi des morts; l'autre a été l'accident que Michel-Charles a souffert quand il gravissait le mont Etna et qu'il a failli mourir de froid; des chevriers l'ont mis dans une espèce de tombe chaude avec des braises pour le ranimer. "L'aventure de Versailles avait ressemblé à un rite d'accouchement: le jeune homme avait été précipité la tête la première vers la vie. L'aventure de l'Etna est un rite de mort et de résurrection" (AN 1040). L'un et l'autre, l'accouchement et la mort, ont le même sens de retour à un temps primordial, c'est le retour *ab initio* et le *descensus ad inferos*, c'est la sortie de ce monde et de cet ordre pour nous amener au début. Marguerite Yourcenar dit avoir passé une épreuve semblable à celle de Michel-Charles, quand elle a été presque gelée dans la neige dans son île de Monts-Déserts; Marguerite Yourcenar retient de ces deux accidents de Michel-Charles que l'expérience "nous apprend aussi que chacun traverse au cours de la vie une série d'épreuves initiatiques" (AN 1040).

L'initiation est une mort symbolique d'où ressort la renaissance. L'initié prend contact avec la mort, connaît la mort. La preuve initiatique par excellence est donc la mort. Il faut se préparer pour ce mystère infini. La tante Marie se prépare, elle, et écrit ses bons propos sur un bout de papier un jour de retraite dans un couvent de Lille, où elle allait ordinairement passer une quinzaine de jours tous

[10] *Ibid.*, p. 185.

les ans: “j’offre à Dieu le sacrifice de ma vie pour le salut de ceux qui me sont chers”.<sup>[11]</sup> Elle mourra à peine un an après, foudroyée par une balle ricochant contre le tronc d’un chêne qui est venue la frapper au cœur. Marguerite Yourcenar commente cette mort: “Ce qu’on peut dire de plus profond au sujet du sacrifice l’a été par le tantrisme, où d’abord l’initié, dans un élan de ferveur, offre sa vie pour le bénéfice de toutes les créatures, et s’apprête à se laisser dévorer par elles au cours d’un rituel nocturne, le Chöd rouge, célébré en pleine solitude, puis revient au même endroit un an plus tard accomplir le Chöd noir, au cours duquel il constate qu’il n’est rien et n’a rien à sacrifier” (*QE* 1229). Veut-elle dire que le sacrifice est stérile? “Ni Isaac mené au sacrifice, ni Iphigénie tombant sur l’autel ne prouvent autre chose que la déraison humaine” (*QE* 1228). Mais le sacrifice de Marie n’est pas un désir de la mort, seulement une offre de ce qui sera inévitable; Marie parle du “salut” de ses enfants, qui n’a rien à voir avec sa brève vie sur ce monde. Marguerite Yourcenar le sait fort bien.

*Archives du Nord* nous fait part de la mort de Gabrielle, la sœur aînée de Marie, morte, comme elle, d’un accident: “La fillette gémit et souffre comme dans la confusion et le délire d’un mauvais rêve, sans plus savoir qui elle est et où elle va” (*AN* 1083). Sait-on jamais qui on est et où on va? La mort des deux sœurs, séparée par un intervalle de trente-quatre ans a quelque chose d’initiatique dans la façon dont elle est accomplie.

C’est une initiation dans la mort que constitue le récit de la froide et distante relation que Marguerite Yourcenar a eue avec son oncle Théobald (du côté maternel), qui est mort célibataire et paralytique. Le maître d’hôtel et sa femme écrivent à Marguerite qu’ils se sont rendus à la tombe de l’oncle où ils ont vu un papillon blanc. Marguerite Yourcenar s’émerveille du fait, en le mettant en rapport avec la mythe de Psyché (*SP* 804), ce qui lui fait songer qu’il avait peut-être changé en amour éternel à la façon d’Éros et Psyché. En

[11] Marguerite Yourcenar, *Quoi? L’Éternité*, in *Essais et Mémoires, op., cit.*, p. 1221 (abrégé *QE*).

tout cas Psyché, l'âme du mort, battant des ailes en forme de papillon, était là sur la tombe.

*Quoi? L'Éternité* nous amène à l'initiation amoureuse. Son penchant androgyne prend forme dans les contacts que Jeanne a éprouvés la nuit du ballet à (Saint) Pétersbourg, où les corps se sont roulés les uns à côté des autres pour expérimenter, cette fois unique, la promiscuité. L'amour est ici un "rite", "[L]a flamme érotique et dionysiaque passe de la scène à la vie" (QE 1298), il s'agit d'une "fête androgyne" (QE 1299). Initiation d'enfant qui passe à l'état d'adulte dans l'épisode du cousin X, avec les éléments de la jeune fille pubère qu'on initie aux ressorts de la sensualité; "Il n'est pas sûr au contraire qu'une initiation à certains aspects du jeu sensuel soit toujours néfaste; c'est parfois du temps de gagné" (QE 1377). Initiation, c'est ici un mot qu'on peut prendre dans sa plus pure acception. Il ne s'agit pas d'un rite de puberté où la mort est suivie d'une résurrection symbolique, ici nous assistons à un réveil de la sexualité, inhérente aux rites de puberté.

Marguerite Yourcenar part donc en quête des ancêtres. Elle remonte jusqu'au moment où la terre était inhabitée, l'homme inconnu, ne la polluant pas encore, et dans les Pays-Bas, où l'eau vient de se retirer, le sable est mouillé par l'œuvre des siècles. Quand l'homme apparaît sur la surface de la Terre, il est déjà un parent de Marguerite Yourcenar: "Ils sont mes parents du fait d'avoir existé" (AN 992). Les familles de Flandre, celles qui ont suivi la *gens*, sont les parentés où il faut chercher les noms de famille. Parmi ces gens inconnus, Marguerite Yourcenar prend une aïeule pour la rapprocher d'elle-même, Françoise Leroux, dont le nom, commun, ne lui dit pas davantage sur sa personne. Elle imagine, cependant, la vie de l'aïeule Leroux simple et dure; une vie comme celle que Marguerite Yourcenar a menée par choix volontaire. La vie de la dame Leroux "[C]e qu'elle a pensé et senti [...] importe ni plus ni moins que ce que j'ai pensé et senti moi-même" (AN 1051). Les liens qui unissent Marguerite Yourcenar avec le passé, s'étendent à ceux qui n'appartiennent pas à la lignée dont elle est sortie

mais à la mère de Michel-Joseph, son demi-frère, parce que la mort de Berthe, encore jeune, a été l'accident qui a poussé Michel à prendre une deuxième femme, la mère de Marguerite: "C'est ce désastre, quel qu'il fût, qui m'a permis d'exister. Une sorte de lien s'établit ainsi entre Berthe et moi" (AN 1170).

Les ancêtres, mythe et besoin des peuples, ont une corrélation avec le sacré. Le temps des ancêtres inconnus, primitifs, est le temps paradisiaque et sacré où les relations humaines et divines sont d'accord, et où n'a pas encore eu lieu la séparation produite par la chute de l'homme.

Dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar on trouve le *sacré*. Dans le monde actuel, désacralisé, Yourcenar introduit le sacré des mystères, le sacré de l'érotisme, le sacré des relations humaines. Le sacré est revendiqué par Marguerite Yourcenar comme nécessaire à l'homme et au monde. "Certes, dans un monde désacralisé comme le nôtre, le sacré est surtout présent et actif dans des univers imaginaires."<sup>[12]</sup> Dans l'univers de Yourcenar, le retour aux ancêtres est un retour au mythe et au sacré. Elle passe, en quelques pages, des terres inhabitées aux familles flamandes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles et ne s'arrête vraiment dans l'histoire que dans le XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Le saut est fait, nous sommes déjà situés dans l'immensité sans hommes, nous sommes d'emblée dans le paradis; l'imagination yourcenarienne nous transporte vers ces temps sans contrainte et sans souffrance. Elle nous mène ensuite aux siècles de prohibition, de l'Inquisition d'abord, de l'intransigeance ensuite. Et c'est ce dernier moment, surtout, qu'elle va étaler dans les dîners chez Amable Dufresne, rue Marais, et dans le caractère de la grand-mère Noémi. L'intransigeance de ces chrétiens qui se croient parfaits, dénoncée par Marguerite Yourcenar, est tout le contraire de ce qui pourrait être un lien sacré. L'histoire de la famille est unie à la religion, aux croyances et aux attitudes dans la société: "On ne connaît bien un peuple qu'à travers ses dieux: (AN 963). Marguerite Yourcenar applique ce concept, développé par Mircea Eliade et les ethnologues modernes, à la famille.

[12] Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 205.

Une fois arrivée aux *racines de l'homme*, Marguerite Yourcenar cherche *ses propres racines*, celles de la famille, celles de ceux qui ont vécu avant nous et qui nous ont tracé le chemin. Le chemin de Yourcenar, était-il tracé par ce Rémo et cet Octave qu'elle appelle un jour de l'an 1875, avant d'être née? Ce jeu "de miroirs du temps", qui consiste à superposer les générations, n'est qu'une façon d'étaler la brièveté d'une vie d'homme, et de ce que Marguerite Yourcenar considère une lignée avec tous ses sujets comme un élément moindre de cet univers dont elle veut trouver l'origine, les sources originelles, en écoutant la pierre de la plage de Cumberland. Une famille, une lignée, est une petite trace. D'un côté elle les voit toutes ensemble, ces vies qui ne sont que la poudre du cosmos: "nous sommes tous faits de la même matière que les astres" (AN 1162). D'un autre côté, chacune de ces existences a une valeur propre et une individualité qui ne peut pas se répéter. Chaque personne de la famille est un individu qui rit et qui pleure, qui a un caractère que Marguerite Yourcenar leur redonne, inventé ou véritable; ce caractère singularise chacun des parents et fait de tout épisode qu'elle remémore un chapitre de roman. La "feuille sèche, craquelée" (SP 790-798), du passé devient verte et juteuse.

Il y a aussi une *identification* de Marguerite Yourcenar avec les ancêtres, avec cette Mathilde, malgré les différences, avec cet Octave et ce Rémo qui a eu du mal à vivre et à mourir parce que sa façon de penser était différente du reste de la société. Il y a identification avec l'aïeule inconnue, qu'elle imagine comme menant une vie dure dans son coin de campagne; la vie que Marguerite Yourcenar choisit de vivre dans son île, en accomplissant par plaisir, ou au moins par choix, ce que l'aïeule faisait par obligation. Choix qui n'est pas fait dans la vieillesse mais dans la fleur de l'âge, comme un besoin de se retourner vers la nature, vers la pierre et la solitude. Ce choix est un attachement avec les ancêtres, avec ceux qui ont été et qui ne sont plus, plutôt qu'avec ceux qui sont à ses côtés. Racines qui s'attachent au passé plutôt qu'au présent. Sources de l'être qu'il faut aller chercher ailleurs et en dedans, comme Zénon quand il cherchait l'univers dans le cosmos et en

dedans des os. Il faudrait ajouter en dedans de l'âme et dans l'âme de tous ceux qui ont vécu.

Chercher les origines est une façon de chercher le *père* disparu. La figure du père, qui a rempli l'enfance et la jeunesse de Marguerite, disparaît quand elle n'est pas encore arrivée à sa complète maturité. Il se produit, inconsciemment, une situation d'abandon qui pousse la jeune femme à tourner la vue en arrière à la recherche du père perdu, de la mère inconnue, des parents qui ont versé leur sang dans les veines de Marguerite. Il ne faut pas songer au complexe d'Œdipe, mais Freud<sup>[13]</sup> nous dirait qu'il y a une forte relation avec la figure du père, et Rank met en rapport l'histoire de la civilisation avec les pouvoirs du père sur le reste des membres dans la famille primitive. Ce serait le mythe de la Belle et la Bête, que Jung<sup>[14]</sup> et Henderson traduisent comme une dépendance paternelle de la part de la fille. La Belle et la Bête est un conte de fées qui cache la symbolique de l'amour pour le père.

La vie de Marguerite est enchaînée à celle de Michel. Les servantes annoncent à la petite qu'à la mort de Michel tout changera pour elle, qu'elle devra aller au pensionnat (*QE* 1292). Marguerite ne sait pas très bien ce qu'est la mort, mais l'idée de l'absence de Michel lui fait horreur. Elle s'habitue dès lors, à attendre l'arrivée de Michel le soir, d'entendre ses pas sur le gravier ou dans les escaliers. Cette attente durera toujours, tellement la vie de Marguerite était affectivement liée à celle de Michel.

Le père a été un être idéal pour Marguerite. Parfait comme un homme peut l'être pour sa fille, elle n'a pour lui que de bons souvenirs. La vie du père est comme un roman rose. Nous tous aimons Michel, parce que Marguerite nous a raconté son histoire avec une fierté et une délicatesse qui font que même les erreurs commises obtiennent notre pardon et notre sourire. Marguerite connaît la vie du père parce que lui-même l'a racontée à sa fille. Des souvenirs fidèles que la fille se croit en droit de posséder et d'utiliser parce qu'il a été conscient de ses récits jusqu'au dernier moment.

[13] Sigmund Freud, *La interpretación de los sueños*, 3 Alianza Editorial, 1992.

[14] Carl S. Jung, *El hombre y sus símbolos*, Biblioteca Universal Caralt, 1980.

L'admiration de la fille pour le père le décrit sur les photos beau, mélancolique et rêveur avec un bout de mystère que sa fille n'a pas déchiffré: ANANKE.

Il y a un *mélange* des véritables aïeux avec ceux des romans; les personnages imaginaires sont parfois plus réels que les ancêtres inconnus. "J'aimerais avoir pour aïeul l'imaginaire Simon Adriansen, de *L'Œuvre au Noir*" (AN 992), dit Marguerite Yourcenar, qui met des personnages historiques, consciemment ou pas, dans ses romans. C'est le cas du Prieur des Cordeliers, qu'elle croit imaginer et dont le nom est gravé sur une tombe qu'elle a vue sûrement autrefois. Et les personnages qu'elle crée deviennent historiques, sont pour Yourcenar plus réels que ceux qui ont vécu dans la réalité. Zénon glisse parmi les aïeux de Bruges (AN 975), et il devient un ami plus proche que la famille. Il y a dans toute œuvre littéraire un mélange réalité-rêve qui est remarquable chez l'écrivain qui nous occupe.

On peut se demander pourquoi cette recherche systématique des ancêtres. Pourquoi vouloir se situer si précisément dans le monde, dans le temps, dans l'espace, dans le lieu, parmi les hommes, quand elle était libre de toute contrainte? Elle se sentait peut-être dépaycée ou abandonnée dans son île de Monts-Déserts? Je ne crois pas qu'elle soit dépaycée. La solitude terrible, elle la ressentait comme tout homme: "l'homme, sitôt sorti de ses routines habituelles et exposé à la nuit et à la solitude, est peu de chose, ou plutôt n'est rien" (AN 1038). Je ne crois pas au dépaysement, mais plutôt à une inquiétude de savoir *qui* elle était, de quelle lignée elle provenait. Cela correspond aux autres questions: Qui suis-je? d'où est ce-que je viens?

Pour répondre à la question métaphysique, pour connaître ce qui est "dedans" il fallait connaître un peu ce qui était "dehors". Si l'héritage génétique n'est pas fondamental pour la personne, la connaissance de cet héritage, des personnes qui l'ont transmis, peut aider à résoudre, dans un certain sens quelques interrogations que nous nous posons sur nous-mêmes. La réponse yourcenarienne, cependant, à la recherche ancestrale et familiale est "l'infinie pitié

pour le peu que nous sommes, et, contradictoirement, le respect et la curiosité de ces fragiles et complexes structures, posées comme sur pilotis à la surface de l'abîme, et dont aucune n'est tout à fait pareille à aucune autre" (SP 806). La condition humaine est, une fois de plus, mise à l'épreuve par Marguerite Yourcenar, qui souffre, comme nous tous, de sa petitesse abyssale.

